

Nelly Saunier

Le maître et la plume

PAR LAURE COLINEAU
PHOTOGRAPHIES PATRICK IAFRATE



Une palette flamboyante
Plume à la main, Nelly Saunier nous reçoit dans son atelier, devant l'une de ses compositions dont elle est particulièrement fière. Sa matière première étant issue d'espèces pour la plupart protégées, les plumes qu'elle utilise proviennent essentiellement de stocks anciens, récupérés auprès de vieux artisans, de brocanteurs, de particuliers...

Récemment nommée maître d'art et, à ce titre, dépositaire d'un savoir-faire à transmettre, Nelly Saunier est aujourd'hui la seule titulaire de l'Education nationale à enseigner le métier de plumassière. Permettant ainsi à l'artisanat des « chapeliers du paon » de survivre.

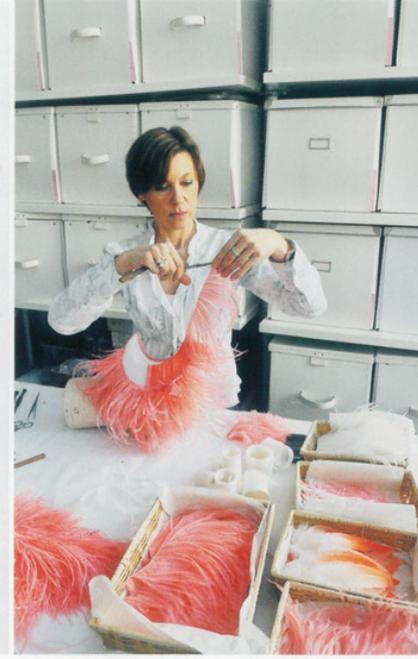
Assurément, la plume est dans l'air ! Après des années de purgatoire, elle revient en majesté agrémenter les tenues extravagantes qu'inventent les couturiers pour leurs défilés. Grâce à quoi, quatre artisans plumassiers survivent en France. Parmi eux, Nelly Saunier qui vient d'être nommée maître d'art par le ministère de la Culture et, à ce titre, se doit de transmettre

son savoir-faire à une élève de son choix (selon la fameuse tradition des « trésors vivants » en vigueur au Japon).

« En 1919, il existait encore 425 plumassiers à Paris », précise la jeune femme. L'activité a ralenti à mesure que le chapeau disparaissait des garde-robes féminines. De fait, longtemps, la plume demeura l'attribut du couvre-chef masculin. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elle vient garnir les coiffures des dames. Dans l'histoire de la mode, elle connaîtra plusieurs heures de gloire. Marie-Antoinette en raffolait ; proie des caricaturistes, la souveraine fut croquée, tentant avec difficulté de se glisser dans son carrosse, tout embarrassée qu'elle était par ses volumineux ornements... La Belle Époque fut un autre âge d'or. Les plumes habillaient les chapeaux en tout genre, le jour comme le soir, tandis que les coquettes se promenaient volontiers, une touffe d'aigrette juchée sur la tête. Aujourd'hui, nos panachiers œuvrent pour les revues des cabarets et la haute couture.

Nelly Saunier se préoccupait peu des débouchés quand, à l'âge de dix-sept ans, en quête d'une profession artisanale, elle découvrit la technique de la plume qui était dispensée au lycée Octave-Feuiller, à Paris. « Ce fut une évidence, j'avais trouvé ma vocation ! » Elle y suit donc l'apprentissage, prolongé d'un premier stage chez une modiste dont elle se souvient encore : « On m'avait confié un chapeau destiné à la reine mère d'Angleterre. Imaginez comme j'étais fière ! » Quelques années plus tard, Nelly remplaçait le professeur qui l'avait formée et devient la seule titulaire de l'Education nationale à enseigner la plumasserie. Parallèlement, elle crée des bijoux, des décors pour des vitrines, et répond aux éventuelles commandes des personnalités de la mode, Jean-Charles de Castelbajac, Paco Rabanne, Olivier Theyskens chez Nina Ricci, Isabelle Marant... La parurière travaille seule ; son atelier, lui, sert également de nid. Entrons-y. Un oiseau, joyeuse perruche ondulée, y virevolte en liberté. Sur un mannequin de bois, Nelly s'applique à former l'emmanchure d'une veste en plumes d'autruche. « Les plus belles proviennent d'Afrique du Sud », explique-t-elle. Avant d'ajouter : « Le couturier ne m'a donné qu'une indication : "je veux des plumes qui à la fois se redressent et retombent, tel un jet d'eau" ». A charge pour elle de matérialiser ce vœu quelque peu ambigu...

A l'évidence, les outils n'ont guère évolué depuis le siècle des Lumières, ce sont les mêmes qu'illustre Diderot dans son *Encyclopédie* : une paire de ciseaux,



des pinces, des couteaux pour parer, c'est-à-dire pour désépaissir la côte de la plume ou pour friser, comme on entortille les pans du bolduc d'un paquet-cadeau. Ajoutons une machine à vriller pour fabriquer les boas et l'indispensable chaudron qui permet la teinture, une opération que Nelly pratique dans sa cuisine et qu'elle surveille comme le lait sur le feu afin d'éviter que la plume ne perde tristement son duvet.

Sur les étagères, d'anodines boîtes en métal et en carton renferment les stocks de la parurière. Son trésor. Beaucoup d'espèces d'oiseaux étant protégées, il est désormais interdit de négocier les plumes de l'aigrette, du héron blanc, du sublime paradisier de Papouasie et de Nouvelle-Guinée. Les seuls « fournisseurs » autorisés sont donc essentiellement les oiseaux de basse-cour. La nature, heureusement, se fait généreuse. Ainsi l'aile d'une oie présente-t-elle quelque seize variétés de plumes : le satiné, le couteau, la flèche, la palette... Pour glaner des plumages rares, il ne

reste plus qu'à arpenter foires à la brocante et boutiques de vêtements d'occasion. A parcourir les parcs et jardins, Nelly Saunier ramasse ceux qui tombent des mues. « Il faut savoir que, deux fois par an, les oiseaux perdent leurs plumes. » Qui sait de quelle matière première, la professionnelle aura besoin ?

De plumes de dinde, teintées en rouge écarlate, Nelly modela les énormes cœurs qui animèrent les devantures de Chanel à l'occasion d'une Saint-Valentin, à Paris, à New York et à Tokyo. De plumes de coq – celles du cou –, elle décora le jupon, conçu par Jean-Paul Gaultier, que porta Yvette Horner sur la scène du Casino de Paris. C'est ce dernier couturier qui lui confia les œuvres les plus spectaculaires. Huit défilés les réunirent. Le créateur rêvait, la parurière exécutait. Imiter en trompe l'œil la peau d'une panthère avec du faisan ? Elle l'a fait. Un boléro écossais, tout de plumes composées, rouge, bleu, jaune ? Rien n'est impossible à qui ne compte pas son temps : 1 100 heures furent nécessaires à l'assemblage de 1 100 petits carrés. Un pull-over à dessin Jacquard ? « Pour mettre au point la seule maquette

de recherche, le motif composé à plat, je me suis enfermée huit jours », confie Nelly. Il lui a fallu, comme un peintre choisit sa palette de couleurs, sélectionner les plumes – canard à pois, faisan commun, colvert, perruche ondulée, faisan doré... –, les trier par taille, par coloris, par forme, les calibrer, puis les coller une à une... « L'ouvrage achevé, on en oublie la complexité. Et les nuits blanches ! » Pour autant, un tel labeur reste largement méconnu : le « boléro perroquet » qui défila dans la première collection haute couture de Jean-Paul Gaultier, en 1997, et qui fit couler tant d'encre dans les magazines de mode, est actuellement présenté, jusqu'au 19 juillet, au musée du Quai-Branly. N'y cherchez pas le nom de la parurière qui l'a monté, il n'apparaît pas. La « petite prof de plume » reste anonyme. Si l'on songe que, dans les génériques de films, figurent jusqu'aux noms des électriciens ou de la manucure, ne pourrait-on mieux reconnaître tant de compétences et de talent ? ■

Atelier Nelly Saunier, 47, boulevard Saint-Jacques, 75014 Paris. Tél. : 06.60.95.67.31.

Un art minutieux
Page de gauche : armure de parade réalisée à partir de plumes d'autruche, de canard et de plusieurs espèces de faisan ; en haut et ci-dessus : croquis de l'une des réalisations de Nelly Saunier pour la haute couture. Elle travaille en outre pour le spectacle vivant, à qui elle fournit accessoires, chapeaux, sacs, bijoux...